

INTRODUCTION

Antonia FONYI**CNRS/ITEM**

Depuis le 20 juin 1898, date de la lettre dans laquelle Freud avait envoyé à son ami Wilhelm Fliess la première interprétation psychanalytique d'une œuvre littéraire, *La Femme-Juge* (1885) de Conrad Ferdinand Meyer, les rapports entre psychanalyse et littérature allèrent en s'amplifiant pendant une centaine d'années. Puis, vers la fin du XX^e siècle, la recherche littéraire s'est détournée des investigations de l'inconscient si résolument que la séparation des domaines paraît, de nos jours, accomplie. Ce changement s'inscrit dans un processus plus vaste : les études littéraires ayant été dominées, à partir des années 1960, par les approches interprétatives – analyses thématiques, idéologiques, sociocritiques et, bien entendu, psychanalytiques, entre autres –, le rejet de l'interprétation, après un quart de siècle où elle avait régné, est survenu tout naturellement. Mais comme un tel rejet correspond d'habitude à un passage en purgatoire, il y a une forte chance pour que l'approche psychanalytique retrouve un jour prochain sa place dans les études littéraires. Du moins, c'est dans cet espoir que nous proposons aux lecteurs les actes de l'atelier « Psychanalyse et Littérature » des Doctoriales de la SERD qui s'est tenu le 5 juin 2015, à l'Université Paris 7-Denis Diderot. Le fait même que le sujet ait attiré une assistance nombreuse autorise cet espoir.

Pour introduire ces actes, voici quelques questions incontournables à qui veut aborder la lecture psychanalytique des textes littéraires.

1) À quoi sert la lecture psychanalytique ? À mieux connaître la littérature, en premier lieu dans le domaine du sens : approche interprétative, elle propose une herméneutique permettant de découvrir des sens nouveaux par l'exploration de la part inconsciente que possède toute œuvre littéraire. Le moyen le plus efficace d'une telle exploration est l'interprétation des fantasmes – *alias* productions imaginaires –, éléments fondateurs de la création littéraire qui s'enracinent dans l'inconscient. Bien entendu, ce ne sont pas seulement les fantasmes que la lecture psychanalytique tente d'éclairer, mais aussi des éléments inconscients de toutes sortes, comme les souvenirs oubliés ou les désirs interdits qui, parce qu'ils le sont, demeurent ignorés, et ce n'est pas seulement le sens qu'elle cherche à comprendre, mais aussi des formes, des structures, etc., telles qu'elles sont déterminées par l'inconscient.

2) La lecture psychanalytique privilégie-t-elle les cas pathologiques ? Oui et non, parce qu'il y a des pathologies différentes. Tout écrivain souffre d'une névrose plus ou moins bénigne, puisqu'une personne normalement constituée ne passerait pas le plus clair de son temps à fabriquer des objets imaginaires. Quant aux pathologies sévères, elles se manifestent très rarement dans la littérature pour la simple raison qu'elles font obstacle à l'activité créatrice. Dans *Aurélia*, Nerval raconte son propre délire. Le récit a deux parties. La première est écrite entièrement par Nerval ; c'est un récit cohérent, bien qu'il suive la marche capricieuse du délire. La seconde partie a été arrangée par Gautier et Houssaye qui ne voulaient pas publier en l'état le manuscrit de Nerval parce que c'est un texte – nous le connaissons à présent – incohérent, par endroits illisible, incompréhensible. La différence tient à ce que Nerval a pu retravailler la première partie pendant une période de rémission de sa maladie, mais, pour la seconde partie, écrite probablement pendant ou peu après le décours d'une crise psychotique, la mort l'a empêché de la soumettre à une élaboration littéraire. Bref, les manifestations directes des cas pathologiques graves sont exceptionnelles dans la littérature, aussi ces cas ne constituent-ils pas le matériel privilégié de la lecture psychanalytique.

3) Quelle importance l'approche psychanalytique accorde-t-elle à la biographie de l'auteur ? À ses débuts, elle en a fait grand cas, c'était la base même de l'interprétation d'un texte littéraire. Puis, on s'est rendu compte que la connaissance de la vie d'un auteur n'est pas celle de son vécu psychique. De Nerval, on a cru longtemps que la séparation d'avec sa mère dans la petite enfance, puis la mort de cette mère, dont il n'a gardé aucun souvenir, étaient les causes qui expliquaient sa psychose. Mais, quand on regarde les textes de près, on constate qu'il a eu pourtant une enfance heureuse dans le Valois, auprès d'un grand-père, de tantes, d'une nourrice qui l'entouraient de beaucoup d'amour, et que cette sérénité a duré, selon lui, jusqu'au moment où il a été arraché au paradis enfantin par son père, revenu de la campagne de Russie. Que la perte de la mère soit pour beaucoup dans sa psychose, c'est certain, mais il est aussi fort probable que la rupture avec un milieu affectif sécurisant, vécu comme maternel, soit également un facteur décisif de son déséquilibre psychique.

Une autre raison de ne pas considérer la biographie comme une source entièrement fiable est le fait que les fondements de notre personnalité s'établissent très tôt, pour la plupart avant trois ans, dans un temps dont nous gardons à peine quelques bribes de souvenirs. Je dirais même que l'œuvre peut éclairer, dans certains cas, les vécus de ces temps-là, mais que l'inverse est peu probable. Pour ma part, je n'ai fait qu'une seule expérience de ce genre : l'analyse des textes de Barbey d'Aurevilly m'a conduite à l'hypothèse que sa mère, quand il avait entre six mois et deux ans, avait dû traverser une grave dépression qui, bien sûr, est ignorée des biographes. Bref, à mon avis, la biographie peut aider à éclairer la part inconsciente d'une œuvre, mais ce n'est qu'une aide parmi d'autres, et ce n'est peut-être pas la plus efficace.

4) Faut-il, peut-on psychanalyser les personnages littéraires ? Les premiers psychanalystes l'ont fait, y compris Freud. De nos jours, nous sommes plus prudents. S'il arrive que le protagoniste d'un récit suive une évolution psychique, il n'en est pas moins une création de l'auteur : il n'a ni conscient, ni inconscient qui lui soient

propres, il n'a que les idées et les sentiments que l'auteur lui a donnés. Dans les années 1970, une longue discussion a traversé la presse allemande spécialisée : Œdipe avait-il eu le complexe d'Œdipe ? Elle a été conclue par la négative : non, il ne pouvait pas l'avoir parce qu'il n'avait pas d'existence propre.

5) La dernière question de portée générale que je voudrais poser concerne un reproche qu'on adresse très souvent à la lecture psychanalytique : elle nous ferait trouver dans un texte ce que nous-mêmes y avons mis. C'est faux, bien sûr. Il est certain que tout lecteur projette sur un texte ses propres idées, mais il existe des garde-fous efficaces qui nous empêchent de les prendre pour celles de l'auteur. J'en évoque deux qui me semblent les plus importants.

Premièrement, la psychanalyse n'est pas une clé des songes. Si une main coupée symbolise souvent la castration, ce n'est pas toujours le cas, témoin la nouvelle de Maupassant où une telle main étrangle le meurtrier de celui à qui elle avait appartenu : elle n'est certainement pas le phallus, puisque celui-ci n'a pas capacité d'enserrer un cou, à la manière d'une corde ou d'un étau. D'où cette mise en garde : il ne faut jamais interpréter un élément isolé de son contexte.

Autre garde-fou : on ne doit accepter une hypothèse d'interprétation qu'à condition que ses éléments – l'image ou le mot porteurs d'un certain sens – se retrouvent à plusieurs reprises dans l'œuvre d'un auteur. Pour ma lecture de Maupassant, le point de départ décisif a été le livre de Micheline Besnard-Coursodon, *Le Piège. Étude thématique et structurale de l'œuvre de Maupassant* (Nizet, 1973). C'est une analyse thématique où il est démontré que le piège et les éléments qui le constituent, cordes, ficelles, sacs, trous, etc., sont omniprésents dans les textes de Maupassant. D'où l'impératif, pour moi, de trouver le sens inconscient du thème récurrent du piège.

Ce dernier exemple prouve aussi que l'approche psychanalytique est compatible avec d'autres approches – thématique, idéologique, sociocritique –, mieux, elle leur est souvent complémentaire. Micheline Besnard-Coursodon a terminé son livre en

exprimant le souhait que quelqu'un prolonge ses recherches par une lecture psychanalytique, ce que j'ai fait vingt ans plus tard, et je garde toujours vivant le souvenir de la joie que j'ai ressentie quand elle, que je ne connaissais pas, m'a annoncé au téléphone qu'elle avait lu mon livre *Maupassant 1993* (Kimé, 1993) et qu'elle y avait entendu l'écho de ses pensées. Que la recherche littéraire puisse donc renouer avec la psychanalyse, pour que notre joie demeure.